

REVUE
HISTORIQUE
DES
ARMÉES

Revue historique des armées

264 | 2011
France-Grande-Bretagne

Soldats australiens de l'ANZAC vus à travers la correspondance du chef d'escadrons de Bertier, mars-décembre 1915

Australian ANZAC soldiers seen through the correspondence of Major de Bertier, March-December 1915

Elizabeth Greenhalgh et Frédéric Guelton



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/7274>

ISBN : 978-2-8218-1124-9

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2011

Pagination : 41-47

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Elizabeth Greenhalgh et Frédéric Guelton, « Soldats australiens de l'ANZAC vus à travers la correspondance du chef d'escadrons de Bertier, mars-décembre 1915 », *Revue historique des armées* [En ligne], 264 | 2011, mis en ligne le 06 septembre 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7274>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Revue historique des armées

Soldats australiens de l'ANZAC vus à travers la correspondance du chef d'escadrons de Bertier, mars-décembre 1915

Australian ANZAC soldiers seen through the correspondence of Major de Bertier, March-December 1915

Elizabeth Greenhalgh et Frédéric Guelton

- ¹ Le 26 mars 1915, un officier supérieur français, le commandant de Bertier, reçoit l'ordre de rejoindre « l'armée britannique opérant dans les Dardanelles »¹ afin d'y occuper, auprès de son chef, sir Ian Hamilton², la fonction d'officier de liaison. Entre cette date et la fin du mois de décembre 1915, il va adresser à Paris, au colonel Hamelin, chef de la section Afrique à l'état-major de l'armée, 29 lettres personnelles. Ces lettres, dont l'étude forme le cœur de cet article, présentent un avantage et un inconvénient méthodologiques majeurs. L'inconvénient est lié au métier de l'historien. Lorsque le commandant de Bertier écrit à l'attention personnelle du colonel Hamelin, il ignore que deux historiens, australien et français, auront la prétention d'étudier sa correspondance un siècle après les faits. Il noie donc involontairement, mais aussi pour le plus grand désagrément de l'historien, les informations concernant l'ANZAC (*Australian and New Zealand Army Corps* – corps d'armée australien et néo-zélandais) en général et les Australiens en particulier, dans celles, beaucoup plus nombreuses, consacrées à l'ensemble des forces britanniques engagées dans les opérations des Dardanelles. Il impose en conséquence de procéder à un travail de dépouillement et d'analyse spécifiques et adaptés à l'approche envisagée. Néanmoins, et en dépit de cet inconvénient théorique initial, les lettres présentent un intérêt majeur dans la mesure où elles sont écrites sur le vif et où leur nature privée exempte leur auteur des précautions d'écriture que l'on rencontre dans les rapports officiels. Cette différence apparaît lorsqu'on retrouve, dans les archives, les rapports officiels rédigés par le colonel Hamelin ou l'un de ses adjoints à partir des lettres de Bertier³.

- 2 Ce préambule passé, posons la méthode. Le travail effectué vise à mettre en évidence, à partir des lettres de Bertier, les informations concernant les Australiens. Ces informations sont organisées autour de deux thèmes. Le premier présente, tout au long de la campagne, les Australiens tels que Bertier les découvre, les décrit ou les mentionne, y compris quand il les compare aux autres troupes britanniques. Le second place les Australiens aux périphéries du propos. Ils deviennent les acteurs malheureux d'une stratégie britannique qui échoue alors que, selon Bertier, le sort de la campagne n'était pas écrit *a priori*, bien au contraire. Il importe enfin, avant d'aborder le cœur de l'étude, d'évoquer la carrière et la personnalité du commandant de Bertier puis de mettre en évidence, autant que faire ce peu, les conditions dans lesquelles il correspond avec Paris.
- 3 Le commandant de Bertier, de son nom complet Marie, René, Jean de Bertier de Sauvigny a, en 1915, 38 ans. Issu de la vieille noblesse française, il est né à Saint-Mihiel, haut lieu de la guerre en Lorraine. Élève-officier à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il en sort en 1898, classé 22^e sur 522 élèves. Il devient officier dans la cavalerie lourde et sert successivement dans les dragons et les cuirassiers. Il fait campagne au Maroc puis est affecté au 2^e bureau de l'état-major de l'armée en 1913. Envoyé comme attaché militaire à Washington au début de 1914, il rentre en France lorsque la guerre éclate. Dès son retour, il est envoyé auprès du commandement du corps expéditionnaire britannique (*British Expeditionary Force*) comme officier de liaison. Il assure cette fonction jusqu'à son départ pour les Dardanelles. L'officier qui rejoint l'état-major de sir Hamilton parle donc couramment anglais ⁴ et peut à la fois être considéré, dans le système militaire français, comme un officier de cavalerie et un officier de renseignement.
- 4 Les lettres qu'il adresse à son supérieur hiérarchique, le colonel Hamelin, sont privées. Elles échappent au contrôle hiérarchique français et à la censure britannique, comme le mentionne Bertier lui-même dans sa lettre n° 2 du 20 avril : « *Bien que la voie par laquelle je vous adresse ces quelques mots soit inattendue, voire singulière, elle me semble offrir de tels avantages que je n'hésite pas à l'employer. Isolés à bord du bâtiment qui sert de QG à sir Hamilton, nous en sommes réduits à nous renseigner par la voie anglaise, où les lettres sont soumises à la censure, soit à les confier à l'EM du général d'Amade qui pourrait ne pas approuver cette manière de communiquer en dehors de lui.* » Quant à leur cheminement exact, plusieurs indices nous poussent à penser, sans pouvoir l'affirmer, que de Bertier utilise les moyens parallèles du SR français.

Les Australiens sous la plume de Bertier

Première approche

- 5 Après son départ des Flandres et son transit par Paris, Marseille, Alger et Bizerte, la prise de contact de Bertier avec les Britanniques a lieu vers le 15 avril à Alexandrie. Il y découvre, avec le général d'Amade ⁵ qu'il accompagne à cet instant, et qui est normalement subordonné au général Hamilton, que ce dernier « *avait filé depuis deux jours* ». « *Vers quelle direction ?* », s'interroge Bertier dans la lettre qu'il rédige le 15 avril sur un papier à en-tête du Savoy Palace Hotel d'Alexandrie : « *Voilà, si invraisemblable que ce puisse paraître, ce que personne ne pouvait dire !* »
- 6 En ce qui concerne les Australiens ⁶, Bertier les découvre à travers la relation qui lui est faite de leur passage au Caire en mars, à la veille de leur embarquement pour les Dardanelles et de la réputation qu'ils s'y taillent. La relation qu'il en donne évoque, toutes

choses égales par ailleurs, ce qu'il a connu lors de la campagne du Maroc entre soldats de la Légion étrangère, ici assimilés aux Australiens, et de l'armée d'active : « [Les Australiens], souvent gens de sac et de corde, se sont livrés à toutes sortes d'excès en Égypte, où ils ont brûlé le "quartier réservé" du Caire parce que certains d'entre eux y avaient contracté des maladies vénériennes ; l'intervention des troupes anglaises appelées pour rétablir l'ordre a amené une bataille rangée avec morts des deux côtés. »⁷

- 7 Cette réputation des Australiens s'accroît rapidement. Débarqués aux Dardanelles, la propagande turque les compare aux Français... Les Australiens, affirme la propagande turque relayée par Bertier, ont un point commun avec les Français, celui « de ne pas faire de prisonniers » : « Français et Australiens sont réputés ne pas faire de prisonniers, tandis que ceux qui se rendent à d'autres fractions sont soumis à de mauvais traitements et au travail forcé. »

8

- 8 « Gens de sac et de corde » précédés d'une mauvaise réputation, les soldats australiens sont, pour Bertier, des combattants remarquables car, plus que tout autre, ils savent conserver leur calme face à l'adversité. Ainsi se rendant sur leurs positions par le seul moyen de transport possible qu'est le bateau, il écrit, vantant leur technique de débarquement de nuit : « (...) l'apportement est impraticable de jour car soumis à moins de 2 500 mètres au feu ennemi. Bien des embarcations ont été coulées, mais leurs approvisionnements sont cependant au complet pour un mois. Quand on va les voir de jour, on reçoit des projectiles, c'est entendu, mais cela n'empêche pas 25 000 hommes de vivre là, bien que coupés de toute communication avec l'extérieur pendant quinze ou dix-huit heures par jour. » Puis il conclut, admiratif : « C'est un exemple à méditer par les gens nerveux. »⁹

- 9 En fait, et bien qu'il n'y ait aucune arrière pensée particulière chez Bertier, force est de constater que toutes les mentions qu'il fait des Australiens sont positives voire admiratives¹⁰, y compris quand il se lance dans une étude sur la morbidité des troupes et constate que les Australiens sont, chiffres à l'appui, les combattants les plus robustes de l'Empire britannique présents dans la péninsule. Les évacuations pour maladie, explique-t-il, sont chez les ANZAC de 4,5 % par semaine soit environ 2 % de moins que dans les autres unités britanniques, alors que le taux hebdomadaire des blessés est comparable avec 0,75 %. Ces taux semblent demeurer valables jusqu'à la fin du mois d'octobre en dépit de l'apparition « d'un assez grand nombre de jaunisses, parfois graves ; [mais] d'aucun cas de typhus exanthématique ou de choléra »¹¹.

Les officiers, les hommes de troupe et le commandement

- 10 En ce qui concerne la valeur militaire de l'ANZAC, Bertier estime que ses officiers, « tous nommés depuis la guerre, n'ont guère d'ascendant »¹² [sur la troupe]. Ils sont en cela, explique-t-il, proche de ce qu'il constate dans toutes les unités britanniques dans la mesure où « les pertes considérables éprouvées parmi eux n'ont pu être comblées, [et que], de ce fait, le niveau intellectuel et moral n'est guère élevé ». Avant d'ajouter : « Je connais des sous-lieutenants de 18 ans, frais émoulus du collège et nommés après un cours d'instruction de cinq mois. »¹³ À la différence des officiers, Bertier estime que les soldats sont, par leur vaillance et leur endurance, dignes d'éloge : « Remplis d'initiative et d'énergie, les Australiens et les Néo-Zélandais sont d'excellents soldats dans le terrain coupé et escarpé où ils se battent. »¹⁴
- 11 Notons enfin que Bertier considère le général Birdwood¹⁵ comme l'un des meilleurs si ce n'est le meilleur officier britannique présent aux Dardanelles : « L'ANZAC, écrit-il, est toujours sous les ordres du général Birdwood, homme d'une énergie remarquable qui maintient

depuis 5 mois ses troupes accrochées à une falaise à pic et reliées à la flotte par des communications bien précaires puisque toute embarcation s'approchant du débarcadère en plein jour est canonnée. »¹⁶

Les Australiens dans la stratégie britannique

- 12 Alors que l'ANZAC est considéré avec une réelle admiration par Bertier, sa perception du commandement britannique et par conséquent l'utilisation qu'il fait de ses troupes en général, de l'ANZAC en particulier, est l'objet d'une critique acerbe et jamais démentie jusqu'à son retour en France. Elle débute dès les premiers débarquements d'avril lorsqu'il décide d'y participer avec les unités dirigées vers « la plage au S.-O. de Kapa Tepe, où sera mis à terre le corps d'armée australien-néo-zélandais. (...) »¹⁷. Dans cette phase préparatoire, il est impressionné par le « mécanisme du débarquement [qui] est très soigneusement étudié et répété chaque jour »¹⁸. Mais tout le reste l'inquiète : l'insuffisance de munitions d'artillerie, le manque de préparation de l'attaque après le débarquement, la poursuite : « Tout cela me semble comporter une grande part d'aléa et une plus grande part de chance, car ici comme en Flandre, le commandement anglais n'apprécie à leur juste valeur les défenses adverses qu'après s'être irrémédiablement heurté contre elles. »¹⁹
- 13 Rendant compte au colonel Hamelin à Paris, dès le 29 avril, des premiers résultats du débarquement, il le décrit avec un laconisme qui traduit la sécheresse des réalités militaires et déçoit l'historien : « Australiens. Jetés à la côte au pied d'une falaise haute de 150 mètres, ils ont eu beaucoup de peine à progresser. Aujourd'hui ils tiennent depuis Fisherman's Hut jusqu'à Kapa Tepe avec une avance moyenne de 1 500 mètres du rivage. »²⁰ Dans les lettres suivantes, tous les combattants alliés sont mêlés dans ses propos. Leur sacrifice face aux exigences du général Hamilton est résumé en une phrase, valable des premiers jours de mai à ceux d'août : « La faible importance des gains paraît peu de chose en regard des pertes en hommes et n'aura pas de lendemain, à moins de renforts. »²¹ Pertes alliées, qu'il quantifie et évalue, sans distinction de nationalité, à « 683 officiers et environ 16 000 hommes »²² entre le 25 avril et le 9 mai.
- 14 Peu après les Australiens, dont la résistance aux attaques turques des 19 et 20 mai est louée²³, réapparaissent sous la plume de Bertier avec l'arrivée du général Gouraud à la tête des forces françaises²⁴. Dès son arrivée, Gouraud, qui vient de reconnaître tout le théâtre d'opération à bord d'un torpilleur, « trouve propice » d'utiliser la plage « au sud de Kapa Tepe, (...), celle affectée au débarquement des Australiens » pour reprendre l'initiative. Analysant la situation tactique des Australiens, Gouraud pense qu'ils n'ont pas été en mesure de mettre à profit leur débarquement à Kapa Tepe, car, « soumis à un feu violent, ils ont peu à peu, obliqué vers le Nord pour chercher l'abri de la falaise [où] ils se sont accrochés le 25 avril à des hauteurs où ils ne peuvent progresser ». Il pense qu'il faut que les alliés organisent un nouveau débarquement qui utilisera les positions australiennes comme point d'appui. Cela permettra, d'après Gouraud, cité par Bertier, « de reprendre l'attaque vers Mäidos à travers un isthme de 8 000 mètres de parcours relativement facile »²⁵. Encore faut-il, et Gouraud espère y parvenir, « ramener sir Ian Hamilton vers sa première idée amplifiée, (...) », ce qui, de l'avis des deux officiers français, pourra ouvrir aux alliés les portes de la victoire.
- 15 Ce projet est présenté à Hamilton par Gouraud en présence de Bertier. Les deux Français suggèrent au commandant en chef britannique d'utiliser l'ANZAC et les renforts en provenance de Grande-Bretagne, soit une masse de manœuvre de huit divisions

d'infanterie, pour débarquer à Kapa Tepe et pousser en avant vers Maïdos afin d'obtenir une « rupture d'équilibre en notre faveur »²⁶. Le temps passant, Gouraud, confronté à l'inaction relative d'Hamilton, change de point de vue. Lui qui était initialement opposé à une « solution asiatique » en devient un ardent défenseur. Il estime néanmoins que pour qu'elle réussisse il faudrait y engager de l'ordre de 100 000 hommes constitués par les renforts annoncés « augmentés des unités rendues disponibles sur la Péninsule »²⁷. Après le départ de Gouraud, grièvement blessé, son successeur, le général Bailloud, continue à défendre la solution asiatique. Mais Hamilton s'y refuse, espérant « un meilleur résultat en débarquant à Kapa Tepe, près des Australiens »²⁸. Gouraud depuis son lit d'hôpital s'en inquiète à un point tel que l'on retrouve dans les lettres de Bertier une lettre que Gouraud, blessé, dicte au colonel Hamelin et dans laquelle il déclare : « Il n'est pas douteux que la suite des opérations dans l'esprit du général Bailloud²⁹ soit le débarquement en Asie par les renforts anglais attendus. Or, le colonel Buat m'a dit ces jours-ci qu'Hamilton ne voulait rien savoir pour le débarquement en Asie. Je ne comprends plus ! »

- 16 Face à cette incompréhension entre les deux chefs alliés, les relations se tendent. À partir de la mi-juillet, le commandement britannique, c'est-à-dire ici anglais, prive les Français de toute information sur les opérations qu'il entend mener en août. La confiance est mise à mal. L'état-major britannique « garde sur ses projets un silence absolu, qui est impatiemment supporté par le général Bailloud, alléguant pour défendre ce procédé, qu'un secret partagé est déjà à moitié divulgué »³⁰. Ce qui n'empêche pas, Bertier, dont il faut se souvenir qu'il est aussi officier de renseignement, de donner à son chef, et dans la même lettre, le détail des débarquements qu'il a obtenu par des moyens détournés en dépit de « cette doctrine de méfiance » anglaise, qui est mal vécue par les Français mais qui les place en position idéale pour critiquer un projet à la conception duquel ils ne sont pas associés et à l'exécution duquel ils ne participent que marginalement.
- 17 À partir de ce moment, les critiques fusent sous la plume de Bertier et deviennent encore plus caustiques. Évoquant le débarquement, il écrit : « En résumé nous voyons que, même sans rencontrer d'obstacles sérieux de la part de l'ennemi, le débarquement de nuit a amené une grande confusion ; les unités se sont engagées au hasard, perdant leur point de direction, se laissant attirer par la présence de l'ennemi et échappant à toute direction d'ensemble. »³¹ Au cours des jours qui suivent, Bertier force le trait : au 9^e corps d'armée, entre le 7 et le 10 août, « les ordres manquent, l'artillerie de terre fait défaut, les états-majors se reposent, contents d'avoir exécuté heureusement les opérations du débarquement, l'état-major du 9^e corps reste à bord d'un croiseur où il séjournera jusqu'au 8 au soir moment où il viendra à terre sur l'ordre formel du commandant en chef. Les états-majors de divisions s'y prennent mal pour regrouper celles-ci et font défiler les bataillons sur la plage où ils sont pris à partie par une batterie de campagne turque. »
- 18 Seul l'ANZAC échappe à ses attaques : « Les Australiens, avec les Indiens et la 13^e DI, sous les ordres du général Birdwood attaquent de front des crêtes escarpées et fortement occupées, dont la possession permettrait de couper en deux la péninsule en voyant jusqu'à la baie Kilia, à 6 500 mètres seulement. Ils se sont très bien battus, ayant eu en quatre jours 3 000 tués et 5 000 blessés dans un combat allant parfois au corps à corps. Malheureusement ils ont été chassés ce matin d'Abd-el-Rhaman Baïr et de Chunuk Baïr (cote 261) dont la possession ne pouvait leur être garantie que par la progression du groupe ci-après. » Or, alors que, d'après Bertier, la victoire serait possible, la manœuvre, non conduite par le commandement anglais et mal exécutée par les 10^e et 11^e DI, est vouée à l'échec : « Cette opération, entrevue par l'état-major du général Hamilton ne fait pas l'objet d'ordres précis : il y a des désirs, des vellétés, mais pas d'indications

précises du but (...). En un mot, l'attaque n'est pas montée et cette expression même est inconnue. Hier soir, devant moi, le général Hamilton, qui disposait dans ce secteur de 5 brigades intactes a fait dire aux unités de première ligne de pousser jusqu'à la crête de Kavak Tepe "si elles n'étaient pas trop fatiguées" ... On se rend compte ici de ce qu'il faudrait faire, mais non point de la manière de l'exprimer. C'est désespérant, car c'est là une occasion unique qu'on ne retrouvera pas. Demain les Turcs amèneront de nouvelles forces et bloqueront ce front. »

- 19 Évoquant enfin le rôle de Ian Hamilton qui « n'était assurément pas préparé à manier des masses considérables », de son chef d'état-major le général Breathwaite qui « voit la guerre comme il l'a faite toute sa vie sur les frontières de l'Inde »³², et leur attitude lors de l'offensive de l'ANZAC, Bertier écrit à Hamelin : « Tous deux manquent d'acquit, de réflexion, de méthode et de puissance de travail. Parfois leurs conceptions sont complètement viciées par une erreur manifeste : au début d'août, l'ANZAC est chargé de l'attaque principale qui l'amène aussitôt contre des positions formidables, puissamment garnies et organisées depuis trois mois, tandis qu'à sa gauche le 9^e corps "couvre la gauche" au lieu de pousser les faibles fractions ennemies et de déborder la droite adverse, (...), nulle part la volonté du chef n'est imposée, le but indiqué, les objectifs déterminés, nulle part n'apparaît la mise en œuvre simultanée ou successive des moyens, la coordination des efforts... en un mot l'action du commandement. »³³

Conclusion

- 20 L'étude des lettres de Bertier nous propose un regard périphérique, à la fois distant et très proche des événements qui se produisent aux Dardanelles en 1915. « Distant » car Bertier s'intéresse tout autant et souvent davantage aux Français et aux Turcs qu'aux Britanniques et aux Australiens. Mais aussi « très proche » car les informations qu'il nous livre sur ces derniers sont écrites sur le moment. Rien ne les entrave et c'est la leur principale richesse. Une richesse qui peut être résumée en deux points : tout d'abord, pour Bertier, observateur privilégié des opérations, la défaite n'était pas inéluctable. Il faut ensuite noter et remarquer que cet officier français qui se montre régulièrement critique, et souvent sévère à l'égard des Anglais, éprouve une admiration réelle pour les Australiens dont il loue les qualités militaires, y compris dans leurs excès.

NOTES

1. Les Français décident d'intervenir aux Dardanelles afin de ne pas laisser agir seuls les Britanniques dans un espace géographique qu'ils considèrent comme relevant de leur sphère d'influence, au moins autant que de celle de leur allié. L'histoire militaire française met souvent en avant la volonté d'une partie du haut commandement de sortir de l'impasse stratégique du front occidental comme le soutiennent Gambiez et Suire (*Histoire de la Première Guerre mondiale, Crépuscule sur l'Europe*, Fayard, 1968, vol. 1, p. 288 et suiv.) Ce qui n'est pas faux mais néglige la complexité culturelle et financière de l'intervention contre l'Empire ottoman dont les banques françaises possèdent 60 % de la dette en 1914, soit trois fois plus que l'Allemagne et où, faut-il le rappeler, le Français est la première langue étrangère parlée et l'outil de communication normal

entre les différentes nations de l'Empire. Voir sur cette question : ANDREW (Christopher M.) et K ANYA-FORSTNER (A.S.), *France Overseas : The Great War and the Climax of French Imperial Expansion*, Londres, Thames and Hudson, 1981 et CASSAR (George H.), *The French and the Dardanelles*, Londres, George Allen & Unwin Ltd, 1971.

2. Voir le concernant, sir Ian Hamilton, *Gallipoli Diary*, 2 volumes, Londres, 1920, et plus particulièrement le volume 1.

3. Ainsi les lettres 3 du 29 avril et 4 du 7 mai qui totalisent 18 pages manuscrites donnent naissance à un rapport de synthèse d'un peu plus de deux pages dactylographiées rédigées par un officier d'état-major dont le nom n'apparaît pas et émis par le bureau Orient de la section d'Afrique de l'état-major.

4. La remarque peut sembler comme allant de soi. Il n'en est rien. Les cas d'affectation d'officiers auprès des armées britannique puis américaine, à partir de 1917, sont relativement nombreux.

5. Le général d'Amade est initialement placé à la tête d'un corps expéditionnaire fort de deux brigades, l'une métropolitaine, l'autre coloniale. À son maximum, le corps expéditionnaire français compte deux divisions totalisant quatre brigades et des éléments organiques.

6. Les Australiens et les Néo-Zélandais se trouvent à l'entraînement en Égypte depuis novembre 1914 sous le commandement du général Birdwood en vue de leur engagement sur le front français. Il forme un corps d'armée spécifique l'*Australian and New Zealand Army Corps* (ANZAC) constitué de la 1^{re} division australienne et de la division néo-zélandaise et australienne.

7. Lettre 18 du 18 septembre.

8. Lettre 16 du 3 août.

9. Lettre 17 du 10 août.

10. Y compris pour leur comportement au Caire d'ailleurs.

11. Lettre 22 du 6 novembre.

12. Lettre 18 du 18 septembre

13. Lettre 18 du 18 septembre.

14. Lettre 18 du 18 septembre.

15. Il n'existe pas, à notre connaissance de biographie récente concernant le général Birdwood, surnommé « The Soul of ANZAC ». Voir le concernant, A. J. Hill, 'Birdwood, William Riddell', *Australian Dictionary of Biography*, vol. 7, 1891-1939, Melbourne, 1979, p. 293-296.

16. Lettre 18 du 18 septembre

17. Lettre 2 du 20 avril.

18. Lettre 2 du 20 avril.

19. Lettre 2 du 20 avril.

20. Lettre 3 du 29 avril.

21. Lettre 5 du 13 mai.

22. Lettre 5 du 13 mai.

23. Lettre 6 du 21 mai.

24. Sur le général Gouraud voir la thèse de Julie d'Andurain, « *Le général Gouraud, un colonial dans la Grande Guerre* » et l'article publié dans la *Revue historique des armées*, « Le général Gouraud, chef du corps expéditionnaire des Dardanelles en 1915 », n° 258, 1/2010, p. 46-56.

25. Lettre 6 du 21 mai.

26. Lettre 9 du 12 juin.

27. Lettre 11 du 1^{er} juillet.

28. Lettre 12 du 8 juillet.

29. Les Britanniques ont une opinion très négative du général Bailloud. Sir Maurice Hankey, secrétaire du cabinet britannique (*Secretary to the British Cabinet*), le considère, entre autres, comme « un pessimiste de premier ordre, et un vieux monsieur stupide ». Extrait de Robert Rhodes James, *Gallipoli*, Sydney, Angus and Robertson, 1965.

30. Lettre 15 du 29 juillet.

- 31. Lettre 17 du 10 août.
 - 32. Lettre 20 du 20 octobre.
 - 33. Lettre 20 du 20 octobre.
-

RÉSUMÉS

Le 26 mars 1915, un officier supérieur français, le commandant de Bertier, reçoit l'ordre de rejoindre « l'armée britannique opérant dans les Dardanelles » afin d'y occuper, auprès de son chef, sir Ian Hamilton, la fonction d'officier de liaison. Entre cette date et la fin du mois de décembre 1915, il va adresser à Paris, au colonel Hamelin, chef de la section Afrique à l'état-major de l'armée, 29 lettres personnelles. Le travail effectué vise à mettre en évidence, à partir des lettres de Bertier, les informations concernant les Australiens. Ces informations sont organisées autour de deux thèmes. Le premier présente, tout au long de la campagne, les Australiens tels que Bertier les découvre, les décrit ou les mentionne, y compris quand il les compare aux autres troupes britanniques. Le second place les Australiens aux périphéries du propos. Ils deviennent les acteurs malheureux d'une stratégie britannique qui échoue alors que, selon Bertier, le sort de la campagne n'était pas écrit *a priori*, bien au contraire.

On March 26, 1915, a senior French officer, Major de Bertier, received an order to join "the British Army operating in the Dardanelles" to perform, with its chief, Sir Ian Hamilton, the function of liaison officer. Between that date and the end of December 1915, he addressed 29 personal letters to Colonel Hamelin, Head of the Africa Section in the General Staff of the Army, in Paris. The work aims to highlight, from the letters of de Bertier, information about the Australians. This information is organized around two themes. The first presents the Australians, throughout the campaign, just as Bertier discovers, describes or mentions them, including when compared with other British troops. The second places the Australians on the periphery. They become actors in an unfortunate British strategy that fails even though, according to Bertier, the fate of the campaign was not written *a priori*, quite the contrary.

INDEX

Mots-clés : Australie, Dardanelles, Grande-Bretagne

AUTEURS

ELIZABETH GREENHALGH

Research Fellow (Australian Research Council) à l'université de New South Wales (Australian Defence Force Academy), à Canberra. Elle est l'auteur de : *Victory Through Coalition: Britain and France during the First World War* (2005), et *Foch in Command: The forging of a First World War general* (2011).

FRÉDÉRIC GUELTON

Colonel (er), il est rédacteur en chef de la *Revue historique des armées*. Ancien chef du département de l'armée de Terre du Service historique de la Défense, il enseigne l'histoire des relations internationales à l'IEP Paris et l'histoire militaire à l'ESM de Saint-Cyr.